

TRADUIRE CELUI QUI VEUT ÉCRIRE “DANS UNE SORTE DE LANGUE ÉTRANGÈRE”

Langue-Deleuze

Sergueï Fokine

Association Multitudes | « [Multitudes](#) »

2007/2 n° 29 | pages 161 à 171

ISSN 0292-0107

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2007-2-page-161.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Multitudes.

© Association Multitudes. Tous droits réservés pour tous pays.



traduire celui
qui veut
écrire "dans
une sorte
de langue
étrangère"

langue-Deleuze

Sergueï Fokine



Traduire Deleuze. Aujourd'hui. En Russie. Pour moi, en tant que traducteur de Deleuze, comme critique de la traduction philosophique aussi, cela pose deux sortes de problèmes qui peuvent être abordés à partir de deux questions différentes, mais très liées. La première serait donc : *Pourquoi ?* La deuxième : *Comment ?* Et j'insiste sur cet ordre : d'abord *Pourquoi ?* et ensuite *Comment ?* C'est l'ordre de notre situation, et celle-ci me paraissant anormale, je vais commencer par la renverser. C'est à dire que je vais commencer par la question *Comment ?* mais en répondant à cette question à partir non pas de mon expérience de traducteur, mais, pour le moment, à partir de ce que je vois comme ma tâche de traducteur.

Et cette question, je vais la préciser ou la réduire un peu. Elle pourrait donc être présentée de la manière suivante : comment traduire celui qui veut écrire « dans une sorte de langue étrangère » ? Mais, d'abord, qu'est-ce que ça veut dire : écrire « dans une sorte de langue étrangère » ?

Pour Proust, car c'est de Proust que Deleuze reprend cette formule qu'il fait résonner à travers tout *Critique et clinique*, et qui résume toute une conception deleuzienne de l'écrivain, il s'agit principalement d'une recherche de la beauté du côté d'une étrangeté, dès lors que celle-ci n'exclut pas de contresens. Cependant, l'idée de Proust est assez simple. Ce qui est difficile et attire, de toute évidence, l'attention de Deleuze, c'est son développement dans le passage aujourd'hui célèbre de *Contre Sainte-Beuve*. Lisons donc Proust : « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres, tous les contresens qu'on fait sont beaux. »¹ Proust ne prescrit pas de contresens à l'écriture ou, plus précisément, aux beaux livres, ce qui est assez important aussi pour Deleuze, qui parle souvent de la beauté d'un livre, d'un paysage, d'une composition, d'une page ; il le justifie, déculpabilise, rend à la littérature une folle innocence rêvée par tant d'écrivains maudits. Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que Gide, obsédé qu'il était par le péché, ne parle guère de Proust dans son *Journal* que pour relever les fautes de français de celui-ci, en effleurant même, dans un passage, la notion d'agrammaticalité. Ainsi, en parlant de la *Prisonnière* : « Je trouve un bon exemple d'indécision, d'incertitude grammaticale chez Proust... »² Mais Proust ne fait pas que déculpabiliser l'écrivain, après ou avant coup, il lui donne ou redonne ses armes, le provoque, l'incite à la guerre des langues. Il s'agit pour lui de la défense de la langue française ; cependant, cette défense n'est aucunement passive, conservatrice ou réactive, elle est active, créatrice et guerrière : « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'atta-

quer... » C'est justement cette dimension guerrière de la défense de la langue française que Deleuze reprend de Proust, et cette reprise, n'étant pas répétition, ni imitation, suppose un rapport tendu entre deux français, deux langues françaises que l'on pourrait appeler respectivement et en recourant toujours aux concepts de *Critique et clinique*, un français majeur et un français mineur. La différence comme un différend, je vais essayer de les définir un peu plus loin. Pour le moment, on peut seulement supposer que la première tâche du traducteur traduisant un tel écrivain serait d'*entendre, voir et écrire* cette guerre de deux langues au sein d'une seule, maternelle. Et d'en délivrer l'autre, en langue d'arrivée, qui, tout en étant les deux, majeure et mineure, serait comme cet enfant fait dans le dos de la langue française de Deleuze, c'est-à-dire le sien et le monstre, pour reprendre une autre formule du philosophe.

Cependant, cette tâche (et en russe le mot *zadatcha* inclut heureusement les significations que Derrida lie à l'*Aufgabe* de Benjamin : le problème, le devoir, la dette, la mission, la responsabilité³), donc cette tâche reste non pas le mot d'ordre, mais une sorte de rêve qui ne régit pas, ou presque, le travail de traduction de l'œuvre deleuzienne en Russie. Et cette constatation que je tire de mon expérience de critique de la traduction philosophique nous fait revenir à notre première question (*Pourquoi ? Traduire Deleuze ? Aujourd'hui ? En Russie ?*) qui à son tour nous oblige à un détour, un bref passage à travers l'histoire, assez proche, de la pénétration de Deleuze dans la culture philosophique russe.

Sans vouloir faire ici toute une histoire de la réception de Deleuze en Russie, qui, à vrai dire, serait fort passionnante et complexe, reflétant le travail non seulement de recherche et de traduction à proprement parler mais aussi le travail d'opposition idéologique à la domination du pseudo-marxisme soviétique, opposition dans laquelle, de plus, il faut distinguer deux courants, disons pour simplifier universitaire et artistique-non-conformiste, on peut dire que c'est globalement l'Université qui a réussi surtout à imposer Deleuze au lecteur russe.

Je dis *L'Université* mais il faut y voir aussi des courants, des flux différenciés : en commençant par l'Institut de philosophie de l'Académie des sciences, en passant par les départements d'histoire de la philosophie, et en finissant par ceux d'histoire de la littérature étrangère et de théorie littéraire de différentes universités, mais surtout, de Moscou et Saint-Pétersbourg. Je le répète, je ne fais pas ici l'histoire de la réception de Deleuze en Russie, qui demanderait un long dépouillement des revues universitaires, littéraires et artistiques, parfois éphémères ; une relecture de nombreux ouvrages critiques, parfois très bêtes ; une recherche des premiers livres, fort rares jusqu'à ces dernières années, com-

portant des références positives à l'œuvre de Deleuze ; une appréhension enfin de la dernière vague deleuzienne en Russie, liée à l'apparition de traductions des ouvrages importants du philosophe ainsi qu'à la pénétration de ses idées jusque dans la presse quotidienne.

Sans faire cette histoire, on pourrait ici en donner quelques repères ou quelques brisées qui ont marqué le passage et le non-passage de Deleuze à travers la culture et la pensée russes. Et l'on va commencer par ce qui aura été la surprise pour les traducteurs, la méprise pour les philosophes et la non-reprise de Deleuze dans sa première apparition importante en russe. Il s'agit d'une traduction abrégée (réduite à une centaine de pages) de *L'Anti-Œdipe*, due à M. Rycline, un philosophe russe, très à la mode à l'époque, connu actuellement pour ses commentaires de philosophes français, ainsi que pour les entretiens qu'il a eu avec eux. Cette publication date de 1990 et, à ma connaissance, c'est le premier livre en russe portant le nom de Deleuze. Traduction abrégée, genre suspect aux yeux des traducteurs et non pas, comme nous le verrons, à ceux des philosophes. Plus précisément, il s'agit d'une traduction-résumé, telle qu'elle est définie sur la page où sont indiqués l'auteur de la version russe et le responsable de la publication du côté académicien.

Je n'entrerai dans les détails et les mobiles de cette publication qui me sont d'ailleurs complètement inconnus ; cependant je dois préciser trois choses relatives non seulement à l'effet de cette première apparition de Deleuze en russe, mais aussi à une certaine préhistoire de la situation philosophique de la Russie actuelle. Premièrement : ce genre-monstre est un produit tardif du soviétisme qui, en matière de réception de la philosophie occidentale, s'est manifesté (à quelques exceptions près, dont la plus brillante est le travail de N. Avtonomova) dans la réduction de la pensée à la critique de la pensée, critique réactive, par définition et par excellence, donc triste, sans perspectives. Deux procédés principaux de cette critique sont la recherche non pas de la force mais de la faiblesse et même de la bêtise de la pensée, et l'interprétation qui n'est pas même le commentaire mais seulement la répétition, partielle et partielle, de ces bêtises, encore plus monstrueuses. Deuxièmement : malgré cela ou peut-être à cause de cela, cette triste critique était une source prestigieuse du savoir, donc de la pensée des lecteurs, laquelle, n'ayant pas d'autre accès à la pensée occidentale, s'est ingéninée à tirer de la force même de cette source salie. D'où deux conséquences majeures : une habitude de lire par fragments, en faisant la sélection dans la sélection déjà faite, et un prestige énorme des philosophes-critiques, censés receler un savoir complet. Troisièmement, et cela nous

ramène à cette première apparition de Deleuze en russe : cette publication, tout en relevant du « faux pas », est devenue pour maint lecteur une sorte d'introduction à la pensée française : elle était partout citée, commentée, discutée et, ce qui est beaucoup plus important, déchiffrée, en confrontation avec l'original. Je peux attester l'intérêt énorme provoqué par cet *Anti-CeDipe* mutilé, surtout dans les milieux universitaires et artistiques, surtout parmi les étudiants, surtout parmi les jeunes filles qui voulaient comprendre à tout prix ce qu'étaient en fait, c'est-à-dire dans l'original, ces flux, ces machines, ces *n* sexes.

Au-delà de ça, cette publication a relevé ou préfiguré quelques phénomènes qui allaient influencer considérablement la réception de l'œuvre de Deleuze, ainsi que de toute la pensée française, dans la Russie des années 1990. Il s'agit plus précisément de quelques figures de la différence et du différend. Ces figures, on pourrait les présenter très schématiquement de la manière suivante : 1°) la différence des approches de la traduction entre philosophes et philologues ; 2°) la différence et la concurrence des maisons d'édition. Il me semble que c'est la première différence qui est la plus importante. Mais, avant de l'aborder, je voudrais effleurer la première, car il s'agit justement de celle qui fait la différence dans la situation de la traduction en Russie. Et pour les aborder, je vais poser la question mentionnée dès le début : *Pourquoi traduit-on Deleuze ? En Russie ? Ces dix dernières années ?*

Et de nouveau, je procède non pas de mon expérience propre mais de ma vision de la situation philosophique dans la Russie actuelle. Alors, pourquoi commence-t-on à traduire Deleuze en Russie dès le début des années 1990 ? Pour moi, la réponse est plus qu'évidente : pour dé-marxiser, si je puis dire, la philosophie, pour débarrasser la pensée russe du fardeau du marxisme ou plutôt du pseudo-marxisme. Et tout de suite on peut remarquer la contradiction flagrante de cette tâche de la philosophie russe avec une des composantes les plus essentielles du projet philosophique de quelqu'un qui ne voulait aucunement renier Marx et pensait même écrire sur sa « grandeur », — il le pensait dans le temps même où l'on a commencé à le traduire en russe.

C'est peut-être une coïncidence mais le nom de Marx n'est pas apparu une seule fois dans la traduction-résumé mentionnée plus haut. Ça ne paraît pas en être une si nous suivons plus attentivement la ligne des traductions russes de Deleuze : *Présentation de Sacher-Masoch* (1992), *Logique du sens* (1995), *Nietzsche et la philosophie* (1997), *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1998), *Différence et répétition* (1998), *Logique du sens* encore (1998), *Le Pli* (1998), *Proust et les signes* (1999), puis *La Philosophie critique de Kant, Le Bergsonisme, Spinoza*, en un seul volume (2000), et

enfin *Critique et clinique* (2002). Que voyons-nous — en surface, bien sûr ? L'absence, pour ne pas dire l'élimination, d'une composante des plus intempestives de la pensée deleuzienne, sa critique de la société capitaliste moderne, à savoir le diptyque *Capitalisme et Schizophrénie*, qui est de surcroît une introduction à la vie non fasciste, selon Foucault.

Je vais peut-être dramatiser la situation, mais je dirais que les traductions russes, y compris les miennes, sont faites à la demande d'une société russe nouvelle qui se veut dé-soviétisée, dé-marxisée, dépolitisée et capitalisée et qui en conséquence ne veut plus parler de cette critique sociale qui est une composante essentielle de la pensée deleuzienne. Alors, pour donner une première réponse à la question : *Pourquoi traduit-on Deleuze ? En Russie ? Ces dix dernières années ?* il faut dire qu'on le traduit comme une sorte d'introduction à la vie capitaliste, ce qui est au moins un paradoxe.

Donc, pour cette éventuelle histoire de la philosophie française à partir de l'histoire de ses traductions en russe, on ne peut négliger le fait que la vague de la pensée française allait de pair avec le processus historique de capitalisation de la Russie, qui est intimement lié à une grande déstabilisation de la vie sociale. Et en insistant sur ces conditions instables, on ne peut pas rester aveugle à un autre paradoxe de la réception de Deleuze en Russie, qui est d'autant plus frappant si nous le présentons à la lumière de la liste des livres traduits : à travers cette liste, on voit apparaître une tendance à réduire Deleuze soit à la littérature ou l'art, soit à l'histoire de la philosophie.

Cependant, cette première réponse, un peu abstraite, nous oblige à une autre constatation quant à la pénétration ou plutôt à la diffusion de la pensée deleuzienne en Russie au début des années 1990. Il s'agit plus précisément de l'apparition des maisons d'édition privées. Certainement, c'est plus qu'une simple coïncidence ou une curiosité historique que la première traduction de Deleuze ait été la première publication de la nouvelle maison d'édition Ad Marginem, qui est vite devenue une sorte de porte-parole de la philosophie française en Russie. Porte-parole assuré en ses droits par le comité de rédaction affiché dans chaque livre, où, à côté d'éminents philosophes russes, figuraient les noms de F. Guattari, J. Derrida, J.-L. Nancy. Porte-parole qui est vite devenu aussi une sorte du juge de toute publication supposée relative à son domaine. Je me permets ici une brève évocation biographique : quand j'ai publié ma traduction de *Nietzsche et la philosophie* (1997), le directeur d'Ad Marginem a organisé dans les pages d'un journal littéraire une sorte de table ronde pour discuter les défauts mais surtout l'opportunité de cette publication due à une autre maison d'édition, et

cela sans avoir invité ni mon éditeur ni moi, comme s'il était le seul et unique juge, le seul qui ait droit à la philosophie.

Je ne suis pas contre l'analyse des traductions, bien au contraire, c'est de là que proviennent mes propres réflexions sur la traduction philosophique, mais, après coup, je vois dans cette table ronde non pas un vrai désir de réflexion mais bien plutôt cette volonté de juger, juger l'autre, brillamment dénoncée par Deleuze. Mais j'y vois encore une chose beaucoup plus grave que la bonne ou mauvaise volonté d'un éditeur, j'y vois une marque de ce qu'on pourrait appeler une marchandisation de la pensée française en Russie, à mettre en relation avec le processus de capitalisation du pays. En fait, la pensée française est vite devenue une marchandise, un produit culturel très à la mode, très bien vendu, mais aussi très disputé entre les vendeurs, les éditeurs⁴.

Et, à nouveau, je n'y vois rien de mauvais, c'est une situation à peu près normale, mais en Russie elle s'aggrave de quelques faits historiques : la rupture de la tradition éditoriale privée pendant la période soviétique, le maintien, la conservation jusqu'à aujourd'hui des structures et des procédés éditoriaux soviétiques, et, paradoxalement, l'aide financière à la traduction, proposée par quelques institutions européennes. Sans m'attarder ici sur les deux premières, je dirais que l'aide financière à la traduction, proposée par quelques institutions européennes, y compris celle du ministère des affaires étrangères français, le Programme Pouchkine, a influencé considérablement la diffusion de la pensée française en Russie. Sans cette aide, les lecteurs russes n'auraient jamais eu accès à de nombreux livres français. D'un autre côté, sans cette aide, ils n'auraient jamais lu tant de mauvaises traductions... Car, en effet, que veut l'éditeur ? De surcroît s'il est jeune ? De surcroît s'il travaille dans des conditions très instables ? De surcroît s'il travaille avec un produit culturel qui est très à la mode et qui donc risque de cesser l'être ?... Il veut que le travail soit fait le plus rapidement possible, il veut que le traducteur soit le moins compliqué, c'est à dire le moins cher, possible. Donc c'est justement cette marchandisation de la pensée française en Russie qui a contribué considérablement à ce que nos lecteurs lisent tant de mauvaises traductions, dont celles de Deleuze.

Mais cette marchandisation du côté des éditeurs a son double du côté des traducteurs : il s'agit de la valorisation inouïe de la figure du traducteur. Pendant l'époque soviétique, quand les traductions étaient à peu près interdites, c'étaient les critiques des philosophes français qui détenaient le pouvoir symbolique, c'étaient eux qui pouvaient être considérés comme détenteurs du savoir prestigieux. Avec la libération du domaine de la traduction, ce prestige, cette autorité se sont trans-

férés vers la figure du traducteur. De plus, il est à la mode de traduire des philosophes à la mode.

Si nous revenons maintenant à notre liste des traductions russes de Deleuze, nous verrons facilement que le pic de la mode se trouve entre 1997 et 1999 : plus précisément en 1998, où ont paru *Qu'est-ce que la philosophie ?*, *Différence et répétition*, *Logique du sens* (deuxième version), *Le Pli*. Et donc ce n'est pas un hasard si c'est justement en 1998 que s'est passé en Russie un événement qui est l'une des pages les plus remarquable de l'histoire de la traduction de la philosophie française en Russie : la table ronde « La Philosophie française en Russie des années 90 » où étaient discutées en particulier, et dans le détail, les traductions russes de Deleuze, notamment *Qu'est-ce que la philosophie ?* par Sergueï Zenkine et *Le Pli* par Boris Skouratov⁵. Je suis loin de voir dans cet événement un effet de mode, je le considère au contraire comme une sorte de symptôme, le premier peut-être, de ce que la mode de la philosophie française en Russie a commencé à passer. Cette table ronde a bien montré que la traduction philosophique, tout en restant une occupation prestigieuse, posait un problème de professionnalisation.

En disant *professionnalisation*, je vise non seulement un certain degré de maîtrise de la langue étrangère (langue de départ) de la langue maternelle (langue d'arrivée), bref, une expérience, mais aussi, et surtout, l'appartenance professionnelle du traducteur, tout au moins, son appartenance de départ. Car il s'est avéré que cette table ronde était plutôt transversale, pour reprendre un de ces mots deleuziens qui ont provoqué les plus vifs débats. Je dirais même que cette table ronde s'est menée comme en parallèle, relevant de deux approches différentes de la traduction philosophique.

D'un côté se trouvaient des philosophes, Valery Podoroga en tête, philosophe éminent que l'on appelle parfois le « Deleuze russe », dont certains sont également traducteurs ; de l'autre, des philologues, à vrai dire un seul, Sergueï Zenkine, spécialiste de la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, traducteur de Barthes, Baudrillard, Bataille, etc., auteur de la traduction de *Qu'est-ce que la philosophie ?*.

Avant d'aborder l'histoire de cette table ronde sur les traductions russes de Deleuze, je voudrais évoquer brièvement mon rapport à la traduction et à l'œuvre de Deleuze et il me faut pour cela recourir aux termes de l'amour : l'amour fou, l'aventure... on pourrait y ajouter la trahison. C'est ainsi qu'on peut présenter les rapports du traducteur à l'auteur : les amours, les sacrifices, les enfants faits à deux, les fidélités et les fuites, les trahisons, parfois volontaires, nécessaires, parfois involontaires, absurdes et fortuites. Dans ce sens, traduire c'est être af-

fecté par l'auteur, être attiré par lui. Dans ce sens, trahir c'est fuir de l'auteur vers soi-même, vers ce cher moi haïssable. Dans ce sens, toute trahison faite à l'auteur par un tiers est haïssable, insupportable. Dans ce sens est compréhensible parfois toute cette fureur avec laquelle un traducteur en critique un autre, crie à l'infidélité de ce tiers.

Il y avait donc cette table ronde consacrée aux traductions russes de Deleuze, cette table transversale où les philosophes se sont confrontés aux philologues. À vrai dire, ce n'est pas moi qui ai divisé de la sorte deux approches de la traduction. Ce sont des philosophes qui prêtent aux philologues la volonté de « castrer » la traduction philosophique en l'obligeant à une certaine littéralité. Au dire de certains des participants, les philologues ne veulent garder que la lettre et de ce fait rendent la traduction illisible. Quant aux philosophes, ils sont gardiens du sens, dont la possession leur est assurée par la formation, l'appropriation de la tradition. Ce n'est qu'un schéma de ce long débat qui ressemble de temps en temps à un dialogue de sourds. Ce schéma atteste une fois de plus, s'il en est besoin, l'analyse de la traduction ethnocentrique et hypertextuelle due à Antoine Berman : le traducteur voulant capter le sens suit ces deux axiomes corrélatifs : « (...) on doit traduire l'œuvre étrangère de façon que l'on ne "sente" pas la traduction, on doit la traduire de façon à donner l'impression que c'est ce que l'auteur aurait écrit s'il avait écrit dans la langue traduisante »⁶. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les critiques adressées par les philosophes aux traductions philologiques, touchent surtout le domaine du lexique, des mots, des notions : il est à remarquer qu'une des plus vives controverses s'est nouée justement autour de la traduction de la paire *notion-concept*, le problème consistant en ce que, en russe, il n'y a qu'un seul mot pour traduire ces deux mots français, *ponyatie*, substantif du verbe *ponimat'*, comprendre. Les philosophes n'acceptent pas l'introduction du calque *koncept* faite par S. Zenkine, bien qu'en russe il existe déjà plusieurs mots similaires : *afekt*, *efekt* et d'autres. En revanche, les philologues, en ce cas dans la personne de S. Zenkine, dénoncent toutes sortes d'infidélités au texte de l'original, surtout de syntaxe, parfois tout simplement grammaticales.

Je ne vais pas m'attarder sur tous les détails de cette discussion qui me semble être une des pages les plus remarquables de cette éventuelle histoire de la philosophie française en Russie dans les années 1990, mais deux choses méritent d'être mentionnées pour finir.

La première, c'est justement cette conviction des philosophes que l'on peut traduire par fragments et donner des résumés, des résumés très bien écrits, en russe il va de soi. Il s'agit plus précisément de ré-

écrire l'original, de faire disparaître son étrangeté, de se l'approprier. Généralement, cette conviction est basée sur la méconnaissance, d'une part, du rôle de la langue majeure à partir de laquelle travaille le philosophe, cette langue avec laquelle il se bat, d'autre part, de ce rapport tendu qu'il établit avec cette langue majeure, et qui sont ses propres moyens de la fuir, de créer une langue mineure, ou de style. Le philosophe, selon nos philosophes, c'est celui qui est dépourvu de style, étant le gardien, ou le champion, du sens. Il est évident, donc, que c'est aller contre le sens même de la démarche philosophique de celui qui ne fuit aucunement les contresens, qui en fait la beauté même de ses livres, de son style ⁷.

Le style de Deleuze ? Pour aller vite, c'est le recours à la métaphorique mathématique, ce qu'Alain Badiou a souligné dans son beau livre ⁸, le goût du néologisme, des innovations lexicales (machine désirante, déterritorialisation, visagété...) et surtout cet amour de la syntaxe, affiché dans *Pour parler*, ainsi que dans *Mille Plateaux*, et analysé brillamment par Giorgio Agamben ⁹. Mais il y a encore une chose, liée à l'essence du projet philosophique même de Deleuze : « C'est une philosophie de la nomination, et non du discours. » ¹⁰ Il s'agit non pas de dérouler le sens, mais de nommer des forces. D'où cette sémiotique du devenir, composée par l'article indéfini, le nom propre et l'infinitif. Toutes ces choses, cette attention que Deleuze prête à la langue, nous permettent de parler de la langue-Deleuze, une langue étrangère au sein du français.

Il est donc évident que l'approche philosophique de la traduction, voulant s'approprier le sens, nous en éloigne. Alors comment nous en approcher ? Quel est donc ce procédé qui peut nous permettre de suivre la pensée en traduction ? À mon avis, il n'y en a pas d'autre que la reconnaissance de l'Autre, dans toute son étrangeté. Traduire, c'est trahir. Oui, mais ce que l'on peut essayer aussi, c'est de se trahir soi-même, de se sacrifier à l'autre jusqu'à entrer dans ce double devenir-étranger, en traduisant celui qui veut écrire dans une sorte de langue étrangère.

(1) Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, p. 297-298.

(2) André Gide, *Journal*, Gallimard, p. 236.

(3) Jacques Derrida, « Des Tours de Babel », in J. F. Graham (dir.), *Difference in Translation*, Cornell University Press, 1985.

(4) Capitalisation oblige, cette maison d'édition qui s'était faite alors le porte-parole de la pensée française en Russie est devenue le porte-parole d'un nouveau nationalisme russe, très à la mode aujourd'hui (note de 2007).

(5) *Franzysskaja mysl' v Rossii 90 godov (La Pensée française dans la Russie des années 90)*, in Logos, 1999, n°2.

(6) Antoine Berman. *La Traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Seuil, 1999, p. 35.

(7) La preuve d'une certaine surdité des philosophes russes envers le style de Deleuze se

trouve dans cette remarque d'Oleg Aronson, formulée lors de la table ronde : « Deleuze est-il vraiment un tel styliste en français qu'il ne faut traduire qu'à la lettre ? », *Franzysskaja mysl' v Rossii 90 godov (La Pensée française dans la Russie des années 90)*, in *Logos*, 1999, n°2, p. 349.

(8) Alain Badiou, *Deleuze. La clameur de l'être*. Hachette, 1997, p. 7-8.

(9) Giorgio Agamben, « L'Immanence absolue : une vie », in É. Alliez (dir.), *Gilles Deleuze. Une vie philosophique*, 1998, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, p. 167.

(10) Jean-Luc Nancy, « Le Pli deleuzien de la pensée », in *Ibid.*, p. 120.